

Jack London ou les aventures parallèles

Raymond Plante

Volume 16, Number 2 (92), March–April 1974

Poésie, nouvelles, chroniques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26457ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Plante, R. (1974). Jack London ou les aventures parallèles. *Liberté*, 16(2), 58–65.

Jack London ou les aventures parallèles

L'aventurier, c'est celui qui provoque l'inconnu. C'est celui qui, chaque matin, veut voir et connaître un paysage nouveau, un monde neuf. L'aventurier, c'est celui qui rêve une vie différente et qui marche vers de nouvelles frontières. Dans le cas de Jack London, l'aventurier, c'est tout cela et un peu plus encore. Pour London, l'aventurier, c'est aussi celui qui, par sa parole et ses actes, doit absolument changer les conditions de vie du présent.

Comme un train sauvage ou un bateau pirate, Jack London a suivi à la trace chacun de ses rêves, inventant ainsi l'aventure de vivre au fur et à mesure qu'il la piégeait dans sa réalité.

L'aventurier, c'est celui qui provoque l'inconnu. Et Jack London a relevé tous les défis, tant au niveau de son existence quotidienne alors qu'il a sillonné les mers comme marin et pirate, alors qu'il a parcouru en tant que vagabond les réseaux ferroviaires américains et canadiens, qu'à l'intérieur de ses écritures et qu'au plan de ses idées politiques.

L'aventurier, c'est celui qui provoque l'inconnu. Jusqu'à sa mort, jusqu'à son suicide, Jack London a voulu affronter cet inconnu espérant y trouver ce qu'il sentait de plus grand en l'homme.

Le temps des routes

Né de père inconnu⁽¹⁾, London connaît très tôt la faim et la misère. Il doit donc quitter l'école et pratiquer, pour ga-

(1) En fait, selon ses biographes, London n'a jamais connu son véritable père. A une certaine époque de sa vie, il aurait cependant correspondu avec lui.

gner sa vie et souvent celle de sa mère, les métiers les plus divers. Encore enfant, il vend des journaux ; à peine adolescent, il travaille déjà dans une fabrique de conserves. Mais l'aventure maritime le tente et, grâce à quelques économies, il s'achète un petit bateau pour apprendre lui-même le métier de marin. Une fois qu'il a affronté et vaincu les principaux obstacles de cette vie, il décide de la poursuivre sur une plus vaste échelle et s'achète un autre bateau, le *Razzle Dazzle*, afin de devenir écumeur d'huîtres. Côtayant alors des hommes beaucoup plus âgés que lui et se mêlant même à leurs bagarres, London fait ainsi ses premiers pas dans l'aventure. Il vit en somme le rêve que tous les jeunes de l'époque se contentaient d'imaginer. Et, comme le note Irving Stone dans son ouvrage :

Pour Jack qui se gavait de récits de boucaniers et de corsaires, le sac des villes et les combats d'hommes armés, tout cela représentait la vie naturelle et vraie, la vie sauvage et libre. (Jack London, l'aventurier des mers, p. 39)

La mer lui permettra encore bien d'autres aventures, dont la pêche aux phoques à laquelle il participe, à l'âge de dix-sept ans, à bord du *Sophie Sutherland*. Un autre moyen de locomotion l'attire cependant : le train.

Dans son livre, *les Vagabonds du rail*, London décrit les multiples facettes de cette vie où le vagabond doit toujours lutter pour voyager gratuitement à bord des trains américains et canadiens. Il y raconte les exploits du hobo qu'il a été alors qu'il devait mendier sa nourriture et employer toutes les ruses possibles pour ne pas être délogé d'un train en marche. Encore là, Jack London trouve une vie à sa mesure, l'aventure qui brise la monotonie des jours.

Le plus grand charme de la vie de vagabond est, peut-être, l'absence de monotonie. Dans le pays du hobo, le visage de la vie est protéiforme, c'est une fantasmagorie toujours variée, où l'impossible arrive et où l'inattendu bondit des buissons à chaque tournant de la route. Le vagabond ne sait jamais ce qui va se produire à l'instant suivant : voilà pourquoi il ne songe qu'au mo-

ment présent. Ayant appris la futilité de l'effort suivi, il savoure la joie de se laisser entraîner aux caprices du hasard. (V. du R., pp. 101-102)

C'est à même ces premières aventures que Jack London trouve une bonne part de la matière qui lui servira plus tard à donner tant de vie à son écriture. Tout ce qu'il raconte, il l'a expérimenté. Mais ces expériences de la misère et du vagabondage, au moment où elles furent vécues, n'étaient nullement un jeu. Rien n'était alors calculé, que ce soit en fonction de son travail d'écrivain ou de son option politique future. Dans *Les Vagabonds du rail*, d'ailleurs, il se défendit contre certaines personnes qui croyaient qu'il avait vécu ainsi dans le seul but de connaître la sociologie.

Il est assez évident que, pour London, la vie maritime et les vagabondages — tout comme la ruée vers l'or qui, en 1897, l'entraîne au Klondike, aventure dont il s'inspirera lors de la rédaction de *l'Appel de la forêt* et de *Radiieuse Aurore* — représentaient une espèce d'évasion, du moins une nouvelle forme de vie qui lui permettait alors d'échapper à la misère qu'il avait toujours connue. Bien sûr, en choisissant cette vie aventureuse, il optait pour une autre sorte de misère. Mais il préférait celle-ci parce qu'elle n'était pas stagnante et lui offrait les variations qui font espérer les miséreux.

La misère d'écrire

Une fois ces chemins parcourus, un autre type d'aventure l'attend : l'écriture. Par elle, il va connaître le succès et devenir célèbre. Mais, au départ, Jack London doit miser principalement sur son travail acharné, son courage et aussi sur le hasard. A ce niveau, son roman, *Martin Eden*, a toutes les apparences d'une autobiographie. (Je qualifierais toutefois cet ouvrage d'« autobiographie fictive » puisque l'auteur y relate des événements qu'il n'a pas encore vécus au moment de les écrire. Il devait néanmoins les vivre plus tard. L'exemple classique de cela demeure le suicide de son héros.) London, personnifié par Martin Eden, raconte alors ses premiers pas dans cette aventure nouvelle.

Il est intéressant de souligner que les débuts littéraires de Jack London reposent sur un malentendu. Pour lui, écrire

n'est qu'un moyen de se sauver de la misère. Il considère ce travail comme une autre forme d'évasion qui, cette fois-ci, risque de lui rapporter de l'argent. En fait, c'est parce qu'il a lu, un jour, que les revues payent grassement leurs collaborateurs qu'il s'engage à mettre sur papier les histoires qu'il a vécues. Mais la vie d'écrivain, si payante devait-elle être en principe, lui réserve de nombreuses désillusions. Ses manuscrits lui sont toujours retournés. Bien que ces refus l'affectent, Jack London continue de travailler sans relâche. Il veut absolument réussir. Cette réussite lui semble importante à plusieurs niveaux. Sur le plan strictement individuel, il sait qu'en réussissant, non seulement deviendra-t-il riche, mais il pourra également accéder à une nouvelle classe. De plus, il aime une fille instruite et sait que le succès littéraire lui donnerait ses lettres de noblesse.

Son enfance et son adolescence avaient été hantées par une inquiétude vague ; sans savoir ce qu'il désirait, il désirait quelque chose qu'il avait vainement cherché, enfin il avait rencontré Ruth. A présent cette inquiétude était devenue aiguë, douloureuse, car il savait nettement ce qu'il lui fallait : la beauté, la culture intellectuelle et l'amour. (M.E., p. 83)

Mais comme le succès et surtout la fortune ne viennent pas rapidement dans le monde des lettres, London ne peut épouser celle qu'il aime. Il constate une fois de plus la distance infranchissable qui sépare les classes sociales.

Bien que London se soit vraisemblablement servi de nombreux événements de sa propre vie pour fabriquer Martin Eden, il ne faut cependant pas croire que ce dernier est une reproduction exacte de l'auteur. Au contraire, la carrière littéraire de Jack London a rapidement pris une voie que celle d'Eden n'a jamais suivie. L'oeuvre de London est d'abord et avant tout une oeuvre didactique, c'est une écriture qui croit en l'homme, qui croit que l'homme peut être sauvé par le socialisme.

La foi en l'homme

Jack London connaît le succès en 1900, dès la parution de son premier livre, *le Fils du loup*. Malgré cela, il s'engage

dans une nouvelle aventure : la politique. Il gagne beaucoup d'argent, soit, mais il désire surtout se servir de ses gains pour battre le capitalisme sur son propre terrain. Venu de la classe inférieure, il sait comment sont traités les miséreux et veut, par son action politique, les élever vers le pouvoir. Ecrivain socialiste, son oeuvre devient le lieu privilégié de l'affrontement des classes.

Les nouvelles réunies dans le recueil *Les Temps maudits* témoignent de sa volonté de montrer les méfaits du capitalisme. Le message y est clair, parfois même naïf.

D'une part, nous y trouvons l'homme solitaire, abandonné, pauvre ; l'homme écrasé par le système, comme le boxeur déchu, personnage principal d'*Une tranche de bifteck*. Harcelé par la faim, il sait qu'il doit absolument manger un morceau de viande le jour d'un combat. Il n'a malheureusement pas le sou et se bat, conscient de courir à l'échec.

L'autre type de personnages de ce recueil met en évidence un homme qui, bien qu'il appartienne encore à la classe inférieure, réussit à affronter et même à vaincre jusque dans une certaine mesure le système capitaliste. Il possède cependant l'arme essentielle à toute victoire : la solidarité. Pour London, c'est la seule force que le prolétariat peut et doit utiliser. Des nouvelles comme *la Force des forts*, *Au sud de la fente*, *Pour la révolution mexicaine* et *le Rêve de Debs* nous en font la démonstration.

Ainsi, dans *le Rêve de Debs*, Jack London entreprend de réaliser par l'écriture le grand rêve du syndicaliste Eugène Debs, qui fut l'un des fondateurs du Socialist Party of America en 1901. La nouvelle met en scène tous les travailleurs américains qui, décidant de faire une grève générale, réussissent à affamer tous les membres de la classe dirigeante. Les nouvelles de ce type sont, comme on le voit, volontairement optimistes et ne visent qu'à répandre le message de la solidarité.

L'histoire racontée dans *le Talon de fer* est toutefois quelque peu différente. Roman d'anticipation, London y relate des événements de 1912 et 1917. Il sentait déjà, lors de la rédaction de l'oeuvre en 1907, l'avènement des régimes fas-

cistes. Mais le roman, quoi qu'il raconte une défaite, demeure tout de même optimiste puisqu'il est constitué d'un manuscrit retrouvé trois siècles après les événements racontés par des hommes qui vivent dans le régime socialiste. Ce qui signifie assez clairement que, dans l'esprit de l'auteur, la victoire du socialisme serait possible avec le temps.

Pour Jack London, l'homme est en évolution perpétuelle. Un autre roman significatif de sa foi en l'homme, *Avant Adam*, repose sur la théorie de Darwin et montre comment la conscience humaine s'est peu à peu développée à l'intérieur du petit cerveau de l'homme-singe préhistorique.

L'aventure militante de Jack London ne se borne cependant pas qu'à son message littéraire. Très tôt, il adhère au parti socialiste d'Oakland, assiste aux assemblées publiques et y prononce de nombreux discours. On lui attribue entre autres une bonne part des violents exposés qu'il prête à son héros du *Talon de fer*, Ernest Everhard. Ainsi, comme le souligne Francis Lacassin dans sa présentation de cette oeuvre :

London a réellement prononcé, mais en décembre 1905 devant de riches New-Yorkais, le discours attribué à Ernest en 1912 devant le club distingué des Philomates de San Francisco. (T. de F., p. 18)

Aussi n'est-on pas surpris de le voir se présenter comme candidat socialiste pour l'élection du maire d'Oakland en 1901 et en 1905, année où on lui accorde 981 voix.

Il nous semble important de noter que l'engagement politique de Jack London ne constitue pas seulement une suite logique aux aventures déjà amorcées par ses vagabondages, mais s'inscrit également comme une évolution de son caractère aventurier. Si, pour lui, les aventures maritimes et les vagabondages étaient des fuites individualistes de son milieu, son action socialiste devient une aventure collective, un moyen d'inventer un monde neuf avec l'aide des membres du prolétariat. Car, pour ceux qui vivent dans un régime capitaliste aux classes bien définies, aucune aventure n'est possible. La classe dominante s'accroche au pouvoir et ne tente rien de nouveau pour la très bonne raison qu'elle sait pertinemment que si rien ne change, elle conservera sa place pri-

vilégiée. Pour les esclaves de la machine, les opprimés, il n'y a jamais d'aventure non plus. C'est le perpétuel retour au travail et l'écart toujours croissant entre leur classe et celle des exploités.

Enfin, si l'action politique de Jack London aboutit à un échec (du moins pour le présent !), il n'en demeure pas moins que le caractère idéologique de son œuvre s'est imposé, comme le notait le *New Masses* en 1929 :

Un véritable écrivain prolétarien ne se contente pas d'écrire pour la classe ouvrière, mais encore faut-il qu'il soit lu par cette classe. Ce qu'il écrit doit être inspiré d'un esprit de révolte. Jack est un véritable écrivain prolétarien — le premier et jusqu'ici le seul écrivain de génie des Etats-Unis. Les ouvriers qui lisent, lisent Jack London. (in l'Aventurier des Mers.)

La fin des aventures

Selon ses biographes, Jack London a souvent pensé au suicide. Mais il tint longtemps à la vie parce qu'il croyait en l'homme et espérait tout du lendemain. Cet espoir, cette foi dans la vie a poursuivi Jack London tout au cours de son existence, même lors de ses vagabondages alors qu'il se fiait aux hasards des chemins pour lui apporter non seulement sa nourriture, mais aussi le renouveau perpétuel que son tempérament exigeait. Il en fut de même lors de ses débuts en littérature, quand il attendait le succès et la fortune, en décrivant le monde tel qu'il le sentait. Il n'hésita pas alors à utiliser les mots crus qu'il avait toujours entendus et qui donnaient une vigueur nouvelle à l'écrit tout en collant mieux à la réalité, quitte à traverser de plus grandes difficultés pour atteindre son but. Son cheminement politique adopta le même itinéraire. Dans le changement social que proposait le socialisme, London voyait l'aventure du monde, l'avènement de l'homme nouveau.

Malheureusement, la vie s'est chargée de détruire ses illusions. Et, comme Martin Eden, il perd la foi en l'homme. En tant que romancier, il est toujours populaire, mais en tant qu'homme, il est déchiré. Il ne peut que constater son échec,

et bien qu'il croit encore au socialisme, il sait que ses contemporains ne veulent pas secouer leurs entraves. Après quinze ans de travail au sein du parti socialiste, il rédige alors sa lettre de démission.

Puis, retiré dans son ranch de Glen Ellen, après avoir tenté de revivre grâce à l'alcool, il se suicide en 1916, à l'âge de 41 ans.

Dans sa mort semblent se confondre ses aventures parallèles. La mort, sa dernière aventure, presque en tous points semblable à ce qu'il avait fait vivre au personnage qu'il avait inventé, Martin Eden.

RAYMOND PLANTE

BIBLIOGRAPHIE :

- *Martin Eden* par Jack London, coll. 10-18, no 776.
- *Les Temps maudits* par Jack London, coll. 10-18, no 777.
- *Le Talon de fer* par Jack London, coll. 10-18, no 778.
- *Les Vagabonds du rail* par Jack London, coll. 10-18, no 779.
- *Radiense Aurore* par Jack London, coll. 10-18, no 815.
- *Avant Adam* par Jack London, coll. 10-18, no 816.
- *Jack London, l'Aventurier des mers* par Irving Stone, Stock, 1971.